

BACCARA

Je ne suis pas joueur, n'ayant jamais été assez pauvre pour jouer désespérément ni assez riche pour jouer habilement ; c'est ce qui m'a permis de parler des tripots et de montrer ce qu'ils sont sans que personne ait l'idée de m'accuser de vouloir les faire chanter ou me venger.

Pourquoi, de quoi me venger ? puisque j'ai toujours reçu d'eux une gracieuse hospitalité et de leurs tenanciers des renseignements précieux.

Quand je commençai à réunir mes renseignements pour un roman que je voulais écrire sur les tripots, et cela plus de dix années avant d'en commencer l'exécution, je n'imaginai pas qu'à moi tout seul et par la seule force de mon observation constamment appliquée, je découvrirais les mystères du jeu. Il me fallait des collaborateurs, des guides sûrs qui me fissent voir ce que mes yeux ne découvriraient pas spontanément. Je choisis donc ceux qui, me semblait-il, avaient une compétence indiscutable, c'est-à-dire les directeurs mêmes des

cercles et des maisons de jeu où je voulais pénétrer, à Paris aussi bien qu'en province : Biarritz, Cauterets, Luchon, Aix, Dieppe. Franchement je leur dis ce que je voulais faire : étudier le jeu chez eux.

— Oh ! chez nous, tout ce que vous voudrez ; la maison vous est ouverte et nous sommes à votre disposition ; c'est une maison de verre, la nôtre, rien à dissimuler.

— Alors, je ferais peut-être mieux d'aller chez le voisin d'en face.

— Il est certain que c'est plus drôle.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Ils vont vraiment trop loin.

— Si loin que ça ?

— Croiriez-vous que...

Et chez le voisin, même dialogue :

— Chez lui, maison de verre, tandis qu'en face...

— On me l'a dit.

— Ils vont vraiment trop loin.

Et il se trouvait, chose bizarre, que c'était à peu près par les mêmes chemins que tous deux allaient si loin.

Volontiers causeurs, les directeurs de cercles, très aimables, très ouverts, aussitôt qu'ils sont sûrs que ce n'est pas leur caisse qu'on vise, et que, de ce côté, ils n'ont pas à s'enfermer dans une prudente réserve : éclairé par eux (j'entends cet éclairage dans son vrai sens), on voit certaines choses auprès desquelles on passerait en aveugle.

Je n'aurais eu en vue que d'étudier les voleries du jeu, celles des grecs comme celles du personnel des cercles, qu'une fois mis au courant des opérations classiques de ce genre, je n'aurais plus fran-

chi les portes des tripots. Mais ce qui, par-dessus tout, est intéressant dans le jeu bien plus que les tricheries, c'est le jeu lui-même, ce sont les joueurs. De toutes les passions humaines, n'est-ce pas celle qui se livre le plus franchement à ceux qui l'observent ? C'est l'ombre et le mystère que recherchent généralement les crimes. C'est en pleine lumière du gaz, sous les regards d'une galerie attentive, que le jeu commet les siens. Que de fois, à Aix, ai-je vu des magistrats envoyer le garçon leur chercher, à la caisse, des prêts qu'elle ne leur faisait que parce que le gage qu'ils offraient était leur conscience de juge ! Que de fois n'ai-je pas vu des militaires qui jouaient leur honneur en laissant apparaître dans leur veston la crosse du revolver qui paierait leur insolvabilité ! Combien curieuses ces physionomies aux sourires convulsés ! Combien tragiques !

A Paris, ce spectacle est moins violemment saisissant, parce que, bien souvent, il porte sur des inconnus ; mais, au contraire, combien l'est-il en province, où chacun se connaît et sait l'histoire de celui qu'il examine, comme celle des siens, leurs ressources ou leurs détresses ! Aussi est-ce une des raisons pour lesquelles les maisons de jeu devraient être partout fermées en province, où les catastrophes sont plus qu'ailleurs démoralisantes.

Les maisons de jeu étudiées, j'eus la fantaisie de connaître les cartes mieux que par ce que racontent les livres. Assuré à l'avance de ne jamais m'asseoir devant un tapis vert et par conséquent d'être à l'abri des soupçons que peuvent toujours s'attirer ceux qu'on sait habiles de leurs mains, je voulus ap-

prendre à filer la carte et quelques-uns des escamotages pratiqués par les grecs. Le professeur qui me donna ces leçons précieuses fut un ancien agent de la brigade des jeux, qui pratiquait cet art avec un talent extraordinaire, bien qu'il lui manquât un doigt, — ceux qui l'ont connu le nommeront à ce détail. Mais, malgré son talent, il ne fit de moi qu'un misérable élève; la vocation n'y était pas, ni la patience non plus : jamais je ne pus filer la carte sans l'embrouiller avec un bruit scandaleux, de même que je ne pus pas escamoter des plaques en les introduisant entre mon cou et mon col de chemise (toujours très large chez MM. les croupiers). J'aurais peut-être réussi le coup du mouchoir qu'on pose sur une plaque qui se trouve ainsi ramassée par hasard; mais il est tellement élémentaire qu'il ne constitue pas un moyen de gagner sa vie. Au moins en ai-je assez appris à suivre le travail des professionnels. Eh bien ! telle est la virtuosité de ceux-ci que je dois confesser que je n'ai jamais vu la carte ou la plaque passer dans leurs doigts, de façon à la suivre : le soupçon qu'on volait, je l'ai eu souvent, mais la certitude du fait matériel et palpable, jamais. Voit-on passer la muscade des escamoteurs ?

Pour mes études, des conversations avec les joueurs m'ont aussi été utiles; mais les joueurs, au moins ceux qui méritent pleinement ce nom, sont des fanatiques de leur passion. Quand ils viennent de perdre, la fureur leur arrache des cris terribles : le jeu est abominable, c'est le vol; ils font une musique de tous les diables. Qu'on les surprenne dans ce moment, il n'est pas besoin de les pousser; mais

le calme n'est pas long à se produire, et alors le jeu n'est plus du tout ce qu'il était dans la colère.

De ceux que j'ai connus, le plus passionné était assurément Albert Wolff, le chroniqueur du *Figaro*, qui a joué régulièrement pendant plus de trente ans, petit ou gros jeu, selon les hasards de sa bourse, et pour qui le jeu était tout, absolument tout, sans autres plaisirs dans la vie. Un jour que je lui expliquais l'idée de mon roman sur le jeu, il poussa justement ces cris de joueur éborgé :

— La fondation et le fonctionnement d'une usine à baccara, l'idée est excellente. Faites une guerre à mort à ces brigands. Quand votre plan sera à point, communiquez-le-moi ; je vous le corserai d'impressions personnelles où vous trouverez à prendre. Vous verrez, vous verrez. Vous ne pouvez pas savoir comme moi ce que sont ces gens-là, vous qui n'avez pas eu à souffrir d'eux.

Et la plainte s'accrut très précise ; mais quand, à quelques mois de là, pendant le déjeuner qui nous réunit, j'essayai, à plusieurs reprises, de mettre l'entretien sur les jeux et les cercles, ce fut inutilement ; une nuit de veine avait apaisé la colère qu'une déveine avait allumée ; c'eût été un péché d'attaquer le jeu dont il aurait été puni un jour ou l'autre. Si les impressions personnelles me manquaient, au moins ce jour ouvert sur l'âme du joueur en était-il une qui avait son intérêt.

Je regrettai les souvenirs personnels promis, car Wolff était, mieux que personne, l'homme qui pouvait en avoir d'originaux et de curieux. Mon roman n'en était pas moins suffisamment documenté pour que je pusse l'écrire sans avoir besoin de rien

prendre de personnel aux gens en vue du monde qui en vivent ou le font vivre.

Mais alors il se produisit un fait qui, pour n'être ni bien neuf, ni extraordinaire, n'en était pas moins intéressant pour moi et tel qu'il devait me procurer une certaine satisfaction. Je n'avais pas voulu copier certaines personnes dans mon roman ; il se trouva dans la vie réelle certaines personnes qui voulurent bien (ce n'est peut-être pas « voulurent bien » qu'il faut dire) copier mon roman. Il avait paru depuis quelques semaines seulement dans le *Temps*, et depuis quelques jours en librairie, quand des députés eurent le désagrément de réaliser dans les cercles qu'ils présidaient les aventures de mes personnages ; une heureuse chance m'avait fait devancer la réalité. Ainsi se trouvait changée la formule pédagogique qui pendant des années a été enseignée dans des cours de rhétorique : La littérature n'était plus l'expression de la société ; c'était la société qui devenait l'expression de la littérature. La rencontre était heureuse pour moi, et je ne pensai pas à les accuser de plagiat. Eût-on usé de la même discrétion à mon endroit, si un hasard quelconque avait reculé de six mois la publication de mon roman, qui n'eût plus été que la mise en action d'un fait divers ?

Bien que les députés de la réalité qui se laissèrent prendre ainsi dans le terrible engrenage des cercles ne fussent pas parmi les nullités du Palais-Bourbon, il se trouva des critiques qui reprochèrent à celui du roman d'avoir été un peu trop naïf. J'aurais pu répondre en invoquant l'exemple de ces députés, mais nous aurions discuté sans nous con-

vaincre probablement, puisqu'ils m'auraient dit que ces députés, précisément naïfs comme le mien, bons peut-être pour la réalité, devenaient insuffisants ou invraisemblables pour la fiction. Mais, la réponse que je n'ai pas voulu faire, un autre l'a faite pour moi, et avec une autorité qui ne permet pas la réplique. Si, dans le monde parisien, il est quelqu'un qu'on ne puisse pas accuser d'être naïf, c'est Aurélien Scholl. Pas jobard, n'est-ce pas ? ce boulevardier ; pas simple, cet esprit si fin et si vif ; pas gobeur ; si quelqu'un connaît les dessous de la vie parisienne et de la comédie humaine, c'est bien lui. Eh bien ! dans une série d'articles publiés en octobre 1894 par l'*Evénement* sous le titre d'*Histoire d'un cercle*, A. Scholl, président du cercle dont il raconte la fondation et le fonctionnement, dit qu'il s'est laissé prendre dans cet engrenage comme l'Adeline de *Baccara*, et qu'il s'y est senti devenir fou. Si, en passant par un de ces tripots, Scholl a failli y laisser sa raison, Adeline, le député provincial, n'a-t-il pas pu perdre la vie dans le sien ?